

Henri Marescaux, ancien inspecteur général des armées, diacre permanent

ETIENNE DE MONTETY

Henri Marescaux, en février 2019.

Tamaris

UNE BELLE FIGURE de la charité vient de s'éteindre. Henri Marescaux est mort le 1er avril, jeudi saint, jour de l'entrée de l'Église dans le mystère pascal.

Né en 1943, il fut un brillant officier de l'armée française. Ce polytechnicien - il dirigea l'école de 1993 à 1997 - commanda un régiment de génie, puis fut major général de l'armée de terre, avant de finir sa carrière comme inspecteur général des armées.

Ce magnifique parcours aurait suffi à n'importe qui. Il appelait une retraite paisible, des fonctions honorifiques comme la République en réserve à ses meilleurs éléments.

Mais le général Marescaux était à l'image du centurion de l'Évangile : dans la foi, il savait que ses étoiles et sa cravate de commandeur de la Légion d'honneur n'étaient rien en face de la puissance d'un Dieu qui commande de servir l'homme avec amour.

Sitôt mis « en deuxième section », il est ordonné diacre en 2004 par l'évêque des Yvelines, Mgr Aumonier, qui lui demande de s'occuper d'un dossier négligé, pour ne pas dire indésirable : la prostitution. Pour lui, c'est une planète inconnue, sordide, inquiétante même : il le sait, les romans de la « Série noire », le cinéma et les mots savoureux de l'argot pour désigner ces dames dissimulent une réalité sans pitié. Marescaux accepte cette mission inédite, avec une phrase en tête, celle du Christ : « Les prostituées vous précéderont dans le Royaume. »

Témoin inlassable

Le soir même de son adieu aux armes, en 2002, il effectue sa première maraude avec l'association Le Nid afin de découvrir le monde des trottoirs - en l'occurrence sur les grands boulevards parisiens. Elles sont nigérianes, parfois séropositives, souvent venues en France avec la promesse d'être coiffeuses. Elles ont traversé l'Afrique dans des conditions effroyables pour rejoindre l'Europe et ses rêves galvaudés. Endettées, rackettées, certaines sous la menace du vaudou, elles vivent dans une prison sans barreau qui, pour être invisible, n'en est pas moins impitoyable.

Il est saisi.

Pour elles, Henri Marescaux crée Tamaris en 2007. Dans ce lieu d'accueil et d'entraide, des bénévoles enseignent le français, s'occupent des situations administratives délicates : papiers d'identité, aide médicale d'État ; ce sont les seuls moyens que les prostituées ont de quitter l'enfer de leur condition.

Durant quinze ans, il en accueillera jusqu'à 500 dans des locaux du 5^e arrondissement de Paris. Homme d'ordre et d'organisation, il est confronté à la marge, aux situations limites. À l'intelligence et à l'énergie, il faut souvent qu'il substitue le cœur.

Diacre permanent, et surtout témoin inlassable, Marescaux baptise les femmes qui fréquentent Tamaris ou leurs enfants. Il n'hésite pas à les inviter à la table familiale : elles ne savent pas où aller ; comment pourrait-il les abandonner et, l'esprit en paix, rejoindre la quiétude d'une famille ? Les vacances étant un mot inconnu de ces femmes, il imagine pour elle des séjours en Bretagne, grâce à un réseau d'amis qui ouvrent leurs maisons.

La générosité d'Henri Marescaux débordait. Il avait conçu Tamaris comme un foyer de solidarité et de chaleur pour des êtres blessés. Dans cet endroit encombré de poussettes et rempli de cris d'enfants et d'éclats de rire, ces femmes reprenaient vie.

Cette aventure reposait beaucoup sur ses épaules d'apparence frêle. Il était l'âme discrète mais efficace de Tamaris. Son air modeste cachait une grande détermination. Il prenait souvent la parole avec simplicité dans les collèges pour raconter cette entreprise singulière. Son exemple impressionnait.

Il avouait qu'il admirait le courage des femmes que son association prenait en charge et assurait que d'elles il recevait des leçons. À leur contact, ce chrétien exemplaire disait « vivre l'Évangile au quotidien ». Pour preuve, l'histoire suivante qu'il racontait volontiers : un jour, une femme était venue à l'association, elle ne savait pas où loger. Le bureau allait fermer. C'était le week-end, le 115 ne répondait pas. Marescaux hésitait. Pouvait-il encore fois imposer à son épouse une présence inopinée ? Ce fut une ancienne de Tamaris qui prit les devants. Elle accepta d'héberger la nouvelle. Émerveillé, il concluait : « Les prostituées nous précèdent. Je l'ai vécu. »

Le voici maintenant à la porte du Royaume.

Le Figaro - mardi 6 avril 2021